NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

81 Nº 3 1959

La crise de la conscience contemporaine. Le OUI et le NON chrétien

Émile RIDEAU (s.j.)

p. 251 - 270

https://www.nrt.be/fr/articles/la-crise-de-la-conscience-contemporaine-le-oui-et-le-non-chretien-1945

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La crise de la conscience contemporaine

LE OUI ET LE NON DU CHRETIEN

Si l'essence du christianisme est éternelle et immuable, l'Esprit de Dieu adresse à chaque époque, en fonction de la situation spirituelle de l'homme, des appels différents : à son écoute, l'Eglise prend conscience de la réponse, toujours nouvelle, qu'elle doit y apporter.

Cette situation spirituelle résulte, à un moment donné, du mouvement de l'histoire, dirigée par Dieu et orientée par son Esprit vers le salut du monde, dans le respect absolu de la liberté humaine et en collaboration avec elle.

Or, à travers ses choix mineurs, deux options foncières, contradictoires et dramatiques, se partagent cette liberté : le mal ou le bien, le péché ou la sainteté. Toute la Bible n'est autre que cette prise de position, qui clive l'humanité en face de Dieu.

L'option pour le mal n'est, on peut le croire, jamais si entière que n'y subsiste, dans les profondeurs, une certaine bonne volonté [1]. Ou plutôt peut-être la grâce travaille, à travers le mal, pour en faire sortir du bien : « Dieu écrit droit sur lignes courbes » [2], et même le péché, dit saint Augustin, concourt au salut. *Etiam peccata.*

Aussi, en un certain sens, comme pour celui d'origine, les péchés de l'histoire valent à l'homme, d'une infinie Miséricorde, une surabondance de grâce : *Felix culpa...*

Dans l'enchevêtrement indiscernable du profane et du sacré, l'histoire se déroule donc, en phases imprévues et inédites, qui tout à la fois s'engendrent et contrastent. Et, dans chacune d'elles, au cœur de la nuit ou du jour, Dieu vit, Dieu travaille et mène le jeu : « En lui nous avons l'existence et le mouvement... ».

C'est cette dialectique de grâce et d'amour que nous voudrions faire apparaître dans la conjoncture actuelle de la conscience, non pour répondre à une curiosité spéculative, mais afin de faire surgir, en pleine lumière, la vérité théologale de l'attitude chrétienne.

---

1. « Dans le plus froid avare, au centre de la prostituée et du plus sale ivrogne, il y a une âme immortelle qui est saintement occupée à respirer et qui, exclue du jour, pratique l'adoration nocturne... Il y a beaucoup d'âmes, mais il n'y en a pas une seule avec qui je ne sois en communion par ce point sacré en elle qui dit *Pater noster* » (P. Claudel, *Conversations dans le Loir-et-Cher*, p. 119).

2. Proverbe portugais, mis par P. Claudel en exergue du *Soulier de Satin*. Tout le théâtre de Claudel peut être considéré comme un effort d'intelligence du plan de salut divin dans l'histoire (cfr L. Barjon, *Le Père Humilié ou la résolution de l'accord*, dans les *Etudes*, juin 1946, p. 344).

Il est impossible de comprendre la situation religieuse contemporaine sans remonter aux grandes phases antécédentes de la conscience.

Non sans quelque vanité positiviste, mais en somme avec perspicacité, Auguste Comte a caractérisé l'évolution générale de cette conscience dans la célèbre loi des « trois états » : avant d'accéder à l'âge positif, l'humanité a passé de l'âge théologique à l'âge philosophique [3].

Dans l'âge *théologique*, la conscience humaine est en contact étroit, quasi biologique et animal, avec la nature, dans une relation immédiate et intuitive. Ce contact affectif s'exprime intensément par la parole, par le geste rythmé, par la danse masquée, par le symbole, et manifeste toute une métaphysique de la Force vitale. Il lui permet de participer intimement au mystère primitif des choses et de la vie, au-delà des catégories rationnelles, que pourtant elle ne rejette pas. Présente au monde ambiant par une observation empirique et pragmatique, souvent exacte, des phénomènes, elle ne l'objective pas entièrement et ne peut s'imaginer qu'il soit régi par des lois impersonnelles. Aussi se le représente-t-elle gouverné par des esprits et, au-dessus d'eux, par une Puissance numineuse, imprévisible dans ses décisions, mais sur laquelle la magie du sorcier peut agir pour se la concilier [4].

Inaugurant l'âge *philosophique*, ou cosmologique, le progrès de la réflexion permet à l'homme de prendre conscience de la nature, de manière plus objective, comme d'un grand Tout, unifié et pénétré par la sagesse et l'harmonie d'une Parole : Parole créatrice personnelle pour les uns, immanente pour les autres [5]. Hiérarchique, ce Monde comporte des plans différents, en correspondance mutuelle et symbolisme : le microcosme humain y reflète le macrocosme universel. Si l'idéalisme et le réalisme se partagent les esprits, ils concordent tous deux dans la reconnaissance d'une Pensée, à la fois extérieure et intime à la conscience. Modeste encore et nullement impériale, un début de science en recueille les vestiges et les « semences », pendant qu'une technique rudimentaire et sans ambition commence à prolonger la main par l'outil ou même la machine. Mais l'attitude essentielle est la *contemplation* enthousiaste et admirative de cet Ordre global, où transparaît l'Absolu : enveloppé et protégé par ce Tout, dont il est un élément, l'homme se considère comme une « nature » parmi d'autres.

3. Cfr H. Urs von Balthasar, *Dieu et l'homme d'aujourd'hui*, Desclée De Brouwer, 1958. Ce livre perspicace, qui est une sorte de phénoménologie religieuse des temps présents, ne semble pas toutefois accorder suffisamment d'estime aux valeurs scientifiques et techniques contemporaines.

4. Cet âge théologique s'observe encore dans certaines civilisations africaines. Cfr *Aspects de la culture noire*, dans *Recherches et débats*, Cahier n° 24, Fayard, 1958.

5. Notamment pour le stoïcisme et toute la tradition rationaliste, issue de lui.

Ainsi, sans lui être toujours bienfaisant et amical, le Monde reste un « partenaire » : une sorte de sécurité, fondée sur le fatalisme stoïcien et l'abandon à la Raison cosmique ou sur l'espérance chrétienne d'une autre vie, prévient l'homme de toute angoisse profonde et de tout excès dans l'activité de travail. Quant à la religion, elle est une pièce intégrante et nécessaire d'une civilisation *sacrale*, de type antique ou médiéval, qui imprègne toute l'existence de l'homme, dans une certaine confusion du spirituel et du temporel : puissante et reconnue, installée et possédante, l'Eglise règne sur la « chrétienté » et garde le monopole des différentes valeurs.

Copernic et la Renaissance font advenir une nouvelle phase, où l'*homme* se dégage des choses, prend de la distance, émerge dans toute son autonomie : désormais, il n'est plus un objet entre autres, ni même le centre de convergence du cosmos, mais une *liberté* transcendante, sans commune mesure avec la nature. Armé, depuis Descartes, d'une méthode infaillible, il cherche, non plus à contempler, mais à dominer entièrement ce monde par l'indissoluble union de la technique et de la science, dans la certitude que la mécanique des choses est l'exact décalque des calculs de la raison. Pénétré sans doute par sa formation chrétienne de sa vocation de maître et de sa dignité, conscient de son absolue souveraineté, il s'impose brutalement à l'univers, qu'il conquiert et domestique à son service, avec des prétentions cette fois totalitaires et illimitées : il se sait capable de « toute puissance ». Aussi prend-il en charge le monde, dont il assume la responsabilité, comme une sorte de fonctionnaire : grande et sérieuse affaire, digne d'un engagement total et passionné, lucide pourtant. Rien ne résiste à son regard, à son exploration : les profondeurs du temps et de l'espace, de la matière et de la vie, celles mêmes du moi [6], sont sommées et requises de livrer leur secret. En face de l'homme, la nature est devenue un Objet, impersonnel et détaché, silencieux et neutre, une étrangère.

L'action de l'homme se manifeste éminemment dans la *technique moderne*. Celle-ci n'est plus seulement une transformation banale de la matière brute en « utilités », mais un remaniement total, une destruction frénétique de l'ordre antécédent : c'est un nouveau visage du

6. Allusion aux techniques de la psychanalyse, dont on peut, dès à présent, remarquer qu'elles ne donnent de la personne spirituelle qu'une connaissance extérieure et objective. Aussi bien y a-t-il beaucoup d'ambiguïté dans le « Connais-toi toi-même » et dans le « Je pense, donc je suis ». En réalité, la connaissance vraiment existentielle de soi, qui est l'avènement de l'homme à lui-même, dépasse la conscience réflexive, aussi bien que la connaissance scientifique abstraite du moi ou l'exploration psychanalytique des profondeurs. Tant qu'il ne consent pas aux conditions spirituelles de la véritable connaissance de soi, l'homme demeure « hors de soi », solitaire, étranger à lui-même : moins qu'aucun autre, l'homme moderne n'échappe à cette aliénation.

monde et de l'humanité qu'elle cherche à dessiner [7]. L'homme ne s'interdit nulle expérience et aucune loi ne limite ses tentatives. Lancé dans une aventure indéfinie de *recréation* totale, il remodèle toutes choses et même sa propre nature. L'art abstrait, qui se refuse à toute copie, à toute passivité, est le type de cette volonté de transformation démiurgique [8]. Au principe de cette tension peut-être faut-il reconnaître une angoisse douloureuse : la présence même et la menace permanente de cette aliénation fondamentale qu'est la *mort*, le désir d'une reconquête de l'unité, de l'éternité, par la redécouverte du grand secret perdu : ne serait-ce pas la conscience plus aiguë d'un scandale, d'une situation inadmissible et intolérable, qui serait le stimulant de l'essor et de l'effort de l'homme [9] ?

Les orientations générales de la technique actuelle signalent cette *volonté impérialiste* : captation de l'énergie sous ses différentes formes (notamment nucléaire) ; effort multiple pour faire atteindre à l'activité l'idéal d'une rationalité parfaite et d'une efficacité absolue ; emprise de la pensée et du calcul sur le réel, à l'exclusion de l'empirisme, du hasard et de l'imprévision, par l'automatisme de la machine industrielle et de la machine mathématique, ainsi que par l'organisation (sociale et technique) de la production [10]. Ces tendances expriment, non seulement une affirmation accrue de l'homme sur le monde, mais aussi le désir de se libérer de l'effort physique et même intellectuel pour se consacrer davantage à la création et à la recherche.

Dans le domaine de l'*existence sociale*, la volonté d'autonomie de la conscience moderne se réalise sous différentes formes :

Laïcisation. A l'encontre de la confusion médiévale entre l'ordre profane et l'ordre religieux, l'homme revendique l'indépendance des valeurs profanes à l'égard de la tutelle et du contrôle de l'autorité religieuse. Cette laïcisation se manifeste par l'extension progressive des attributions de l'Etat, par l'autonomie de la recherche scientifique et par la séparation des Eglises et de la société politique. Légitime en bien

7. « Eperdument penché à l'avant du navire, je regarde venir à moi les flots sans nombre, les îles, les aventures du pays inconnu... Ce qui a été m'importe moins que ce qui est ; ce qui est, moins que ce qui peut être et qui sera. Je confonds possible et futur. Je crois que tout le possible s'efforce vers l'être ; que tout ce qui peut être sera, si l'homme y aide. Mais l'on n'avance qu'en repoussant derrière soi le passé... Ce n'est pas seulement le monde qu'il s'agit de changer ; mais l'homme » (A. Gide, *Les nouvelles nourritures*, Gallimard, 1935).

8. Cfr J. M. Tézé, *Espaces et regard*, dans les *Etudes*, septembre 1948. — « Abolir, dépayser, circuler dans des paysages abstraits, tel nous paraît être le vœu impossible et latent des jeunes poètes » (X. Tilliette, *La vitrine des poètes*, dans les *Etudes*, juin 1958, p. 366).

9. Dans une optique communiste et avec des conclusions aberrantes, le livre d'Edgar Morin, *L'homme et la mort dans l'histoire*, Corrêa, 1951, centre d'histoire sur le problème de la mort.

10. Cfr F. Russo, *La deuxième révolution technique*, dans les *Etudes*, mars 1957.

des points, le laïcisme se porte souvent à un totalitarisme sectaire, qui se refuse à l'intervention et à l'influence de la puissance spirituelle sur les consciences.

Promotion des personnes et des nations. Reconnaissance des droits de la personne, telle qu'elle s'exprime, par exemple, dans la Charte des Nations Unies et dans l'évolution du droit social en faveur d'une justice plus humaine et sans privilèges. Reconnaissance aussi du droit des nations à l'existence autonome : cette tendance s'affirme, aujourd'hui surtout, dans la ruine du système colonial et l'avènement des « peuples de couleur ».

Cette diversification politique coïncide pourtant avec un effort de l'humanité pour s'*unifier*. Animé du dedans par une aspiration foncière, il est facilité et provoqué aussi par l'évolution des techniques (notamment des moyens de communication) ainsi que par des nécessités économiques et politiques. L'unification s'opère à la fois au plan universel par des institutions internationales et au plan « régional » par la réunion d'ensembles plus limités, tels que l'Europe [11]. Sans être aussi institutionnelle ou structurée, la recherche scientifique est elle-même en voie de reconnaître sa solidarité, pendant que, par-dessus les blocs antagonistes, se nouent des coopérations techniques [12].

Dans ce mouvement des idées et des faits se font jour d'incontestables *valeurs*. Le redressement de l'homme devant l'univers est conforme à la mission qui lui a été confiée, dès l'origine, par Dieu même. L'affirmation des droits de la personne s'accorde à la tradition chrétienne ; malgré ses ambiguïtés, la revendication de l'autonomie par les nations peut favoriser leur accès à l'Evangile et est, dans certaines limites, encouragée par la Papauté. La constitution d'unités plus larges est un progrès par rapport à des cloisonnements rigides et conditionne, en partie, la communion des hommes. Plus généralement, quels que soient ses risques, l'autonomie est une valeur et indique le passage de l'homme à une conscience adulte [13].

Or, cet humanisme moderne implique un *athéisme* total, dont les diverses formes, les unes individualistes et morales, les autres collectives et politiques, culminent dans le *marxisme communiste* qui les

11. Dans des institutions telles que l'Organisation européenne de Coopération économique (O.E.C.E.), la Communauté européenne du Charbon et de l'Acier (C.E.C.A.), la Communauté économique européenne (C.E.E., ou « Marché commun »), l'Euratom.

12. Cfr F. Russo, *La science dans la cité*, dans les *Etudes*, septembre 1958, pp. 191-194.

13. Sans que le terme marque aucune infériorité spirituelle, le Moyen Age se caractérise par une certaine enfance, voire un infantilisme, de la conscience religieuse, maintenue par un accord fondamental avec soi-même dans un certain simplisme. Sur les normes de la conscience adulte, cfr A. Liégé, *Adultes dans le Christ*, La pensée catholique, Bruxelles, 1958 ; et *Devenir adulte*, par le Groupe lyonnais d'études médicales, Spes, 1958.

rassemble toutes et les systématise [14], en même temps qu'il leur donne une technique organisée de réalisation : l'homme y affirme le droit et le pouvoir de *se faire,* d'émerger à la véritable existence, par le travail et la lutte contre la nature. La reconnaissance de l'*acte* humain de liberté comme seule valeur absolue, la prise en charge totale de soi et du monde, la revendication de sa propre suffisance et de son unique responsabilité dans la création de sa destinée, évacuent la « concurrence » de Dieu, considéré comme une gêne inutile et dangereuse, une imagination pathologique. Devenu adulte et majeur, l'homme est, en principe, libre de toute servitude, et capable de se délivrer seul de toute aliénation : entièrement autonome, il est à lui-même la source de son être et sa loi immanente, il se donne un *sens* ainsi qu'à toutes choses [15].

Suivant le constat, que Nietzsche exprimait déjà dans *Le Gai Savoir* — mais, en fait, dans la tristesse et l'épouvante — « Dieu est mort » [16]. C'est un non total et sans nuances que l'homme adresse au Dieu de l'époque précédente, ainsi qu'à la Nature, dont il se distingue fièrement : comme Adam, comme Prométhée, comme Faust, il est « l'homme révolté », celui qui dit *Non.* Pour se construire lui-même, pour projeter son avenir et réaliser son destin, qu'a-t-il besoin de surnaturel, de grâce ou d'espérance d'une autre vie?

Ainsi les valeurs positives de l'époque se développent dans un climat de *Négation,* de révolte et de défi. Par delà les péchés des individus, il s'agit là d'une prise de position commune, qui affecte l'ensemble de l'humanité et marque la civilisation actuelle : « *Nolumus hunc regnare super nos!* Nous ne voulons pas du règne de Dieu sur nous ! » Comme à Bethléem, il n'y a pas de place pour lui. Aussi bien la plénitude et la complexité de l'existence moderne, l'invasion du travail et des soucis, la séduction des jouissances, détournent l'homme

---

14. Le livre récent de Jean Lacroix, *Le sens de l'athéisme moderne,* Casterman, 1958, analyse bien les formes actuelles de l'humanisme athée : scientifique, politique et moral. Ils sont, tous les trois, des avatars de cet existentialisme athée fondamental, qui est la volonté de l'homme de s'achever seul dans l'histoire, par une option de sa liberté, et de donner un sens à soi-même, à autrui et à toutes choses. L'autonomie de la raison scientifique et technique exprime la prétention de la raison à une connaissance absolue du monde. L'humanisme politique (communisme) et l'humanisme moral (existentialisme athée) se distinguent surtout, à notre avis, par le caractère collectif ou personnel de l'effort existentiel : d'un côté, effort politique organisé, de l'autre effort individuel (cohérent ou anarchique). Mais tous deux prétendent que l'homme se réalise par l'acte créateur de la liberté, dans ses projets temporels et son action pratique. — On eût aimé que, tout en marquant l'invitation, faite au chrétien à purifier son idée de Dieu, l'auteur insistât sur le mal immense et le péché monstrueux de l'athéisme.

15. Un athéisme très « pur » et parfaitement « existentiel » se rencontre dans toute l'œuvre de Paul Valéry. Il a été analysé par E. Rideau, dans son *Introduction à la pensée de Paul Valéry,* Desclée De Brouwer, 1944.

16. *Le gai savoir,* n° 125. Cfr *Ainsi parlait Zarathoustra.*

du problème religieux et du loisir contemplatif, pendant que la certitude de pouvoir tout se procurer par soi-même évacue le besoin de Dieu : objectivé dans son œuvre, l'homme perd toute intériorité [17].

Si une certaine sagesse morale, voire un héroïsme tendu au service de la tâche humaine ou de l'Etat, et même, pour des élites, une sorte de sainteté sans Dieu peuvent subsister dans ce désastre [18], la négation théologique implique, en principe, le *rejet de la loi morale* et le droit pour l'homme de déterminer librement ses valeurs [19]. Il arrive même que la faute soit cyniquement justifiée et intégrée au système : l'homme explore alors toutes les dimensions de son éloignement.

Malgré les survivances ou les résurgences de l'Esprit, il est impossible de s'aveugler devant cet état de fait : l'athéisme est un mal immense et absolu, une libération et une victoire de l'enfer. En l'homme et en l'histoire, Babel recommence [20] : les temps d'avant le déluge ressuscitent. En face d'un paganisme massif et organisé, l'Eglise apparaît comme un « petit troupeau » et ses progrès missionnaires ne compensent pas ses pertes, pas plus qu'ils ne correspondent à la croissance démographique de l'humanité.

Mais l'athéisme implique aussi ses conséquences : quand il se généralise, il est volonté de *perdition* et embarquement pour la mort. Il ruine et désintègre, il pourrit et décompose. Comme à Babel, il engendre la dispersion et le conflit des hommes, en ne leur permettant plus de s'entendre sur le chantier. Il rend les nations ingouvernables et les démocraties impossibles; il fait osciller les Etats de l'anarchie à la dictature. Et le matérialisme des mœurs sape les structures familiales. Le rejet de Dieu est ainsi la *rupture de tout lien* concret entre les hommes, entre les sexes, entre les groupes et les nations. Il l'est aussi entre l'homme et la nature, entre l'homme et soi-même [21].

Si elle persiste dans la Négation, l'humanité entre donc logiquement dans une phase d'agonie; en dépit de son essor apparent et de

17. Cfr A. Liégé, O.P., *Le combat moderne du croyant,* dans la *N.R.Th.,* novembre 1957.

18. « Peut-on être un saint sans Dieu, c'est le seul problème concret que je connaisse aujourd'hui... Ce qui m'intéresse, c'est d'être un homme » (A. Camus, *La peste,* Gallimard, 1947, p. 279).

19. Cfr R. Polin, *La création des valeurs,* P.U.F., 1948.

20. Dans un admirable poème, Pierre Emmanuel a décrit puissamment le mythe éternel de *Babel* (Desclée De Brouwer, 1951).

21. « Qui nie l'Etre, il nie tout être. Qui retire le *verbe* de la phrase, elle perd son sens. Qui nie l'unité nie le nombre qui en est fait. Qui ne croit plus en Dieu, il ne croit plus en rien » (P. Claudel, *Jacques Rivière et Paul Claudel. Correspondance,* Plon). Par une profonde analyse philosophique, le P. Fessard rejoint ces affirmations, en montrant l'impossibilité d'un dialogue avec le communisme (*Le dialogue catholique-communiste est-il possible?* Grasset, 1937). Dans *Paganisme ou christianisme. Etude sur l'athéisme moderne,* Casterman, 1953, l'auteur de cet article a développé longuement des thèmes analogues, notamment dans sa conclusion, p. 236.

sa vitalité biologique, elle est mûre pour le suicide [22]. Aucun espoir que vain n'est légitime pour l'homme. Et, comme, non sans inquiétude, le remarquait le Père Teilhard de Chardin, des signes de découragement et d'abandon se font jour déjà : à quoi bon continuer de travailler [23] ?

Il n'apparaît donc pas aussi facile qu'on eût pu le croire de faire réussir l'histoire et de la porter à son achèvement, au-delà de ses contradictions permanentes, et peut-être, contrairement au mot de Marx, ne pose-t-elle pas seulement à l'homme que « des problèmes qu'il puisse résoudre ». C'est une rude tâche, et transcendante, de faire exister l'homme, d'enfanter « l'homme nouveau ».

Dans cette nuit subsiste pourtant la *volonté éternelle de Dieu de sauver l'homme* : à contre-courant du péché, la grâce prépare un dépassement, une nouvelle étape de la conscience. Souverain « Educateur » de l'homme, comme il l'était pour Israël dans ses fautes et ses épreuves, Dieu reste fidèle à lui-même.

Une amorce de la grâce se discerne d'abord dans le phénomène, si commun et objet de tant de témoignages, de l'*angoisse*. Elle provient essentiellement du face à face de l'homme avec le vide, de sa proximité du néant : elle surgit ainsi devant l'abîme de la liberté, le mystère de l'avenir, l'immensité des forces inconnues, le déchirement des ruptures ontologiques... On comprend dès lors que l'homme éprouve plus singulièrement cette émotion dans les circonstances actuelles qui le détachent, notamment, d'une situation où la nature lui conférait un enveloppement tutélaire. Malgré ses progrès évidents dans la maîtrise du réel, le voilà désormais plus extérieur que jamais à un univers objectif et muet, tissu de lois impersonnelles; isolé devant la grandeur d'un cosmos indifférent et vide de sens. Comment la nature ne serait-elle pas une étrangère, puisqu'elle est seulement dominée? A l'orée des temps modernes, Pascal avait ressenti ou noté cet effroi [24].

---

22. La possession, notamment, de la bombe atomique, à égalité de puissance, par les camps adverses, met l'humanité en proximité immédiate de destruction totale. Cfr K. Jaspers, *La bombe atomique et l'avenir de l'homme*, Plon, 1958. L'auteur ne voit de solution que dans la création d'un pouvoir international. Malheureusement, le rationalisme de Jaspers infirme sa réflexion. — Il n'est personne aujourd'hui qui ne se rende compte de l'absurdité et du danger que présentent la surenchère d'armements et le bluff technique entre les deux camps; personne aussi qui soit capable, par les seuls moyens humains, d'arrêter cette course à la mort.

23. *Le phénomène humain*, pp. 251-259. « Le jeu en vaut-il la peine? ou sommes-nous des dupes?... Question à peine formulée encore au cœur de l'Homme, habitué depuis des centaines de siècles à « marcher ». Mais question dont le simple murmure, déjà perceptible, annonce infailliblement les prochains grondements. Le dernier siècle a connu les premières grèves systématiques dans les usines. Le prochain ne s'achèvera certainement pas sans des menaces de grève dans la Noosphère » (*Ib.*, p. 255).

24. « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie » (*Pensées et opuscules*, **Ed. Brunschvicg, fragment 206, p. 428).**

D'autant que le négateur moderne ne peut pas ne pas subir les conditions de la structure même de l'esprit et, quoi qu'il veuille, ne pas rester fidèle aux grandes affirmations traditionnelles. « Prisonnier de sa liberté », suivant le mot bien connu, comment ne l'éprouverait-il pas comme un absolu et une *exigence d'absolu*? Car il la revendique et la crée totale et sans limites. Et la question qu'il pose sur lui-même ne trouve pas, comme jadis, meilleur écho que celui d'une *ouverture* infinie sur la totalité de ce qu'il faut bien appeler l'Etre et le Réel; quand il est l'objet du désir humain, ce Réel s'appelle Valeur. Et c'est la séduction de cet Etre qui se fait entendre au plus profond des grandes passions de l'homme pour en animer l'élan : rien de moins qu'une Affirmation totale n'est donc posé par l'essor actuel de la conscience. Le nouveau dieu, qui est le moi, ou l'Homme, emprunte les catégories de l'Ancien, car il n'est pas facile d'échapper aux lois métaphysiques.

Et, depuis le mot de Chesterton [25], il est banal de remarquer tous les transferts, toutes les transpositions subreptices, imposés par l'homme, pour justifier son action, à l'idéal chrétien : Justice ou Vérité, Surhomme ou sainteté sans Dieu, tous les buts de l'homme actuel sont « *eschatologiques* ». Aplatis et décolorés, ils gardent encore souvenir de leurs origines. Et comment méconnaître que, beau joueur en quelque sorte, c'est le christianisme qui a éveillé l'homme au sentiment de son autonomie? Sous des masques divers, le problème religieux affleure donc à la conscience d'une époque, dramatiquement sérieuse, dont les grandes options, en oui et non, concernent sa destinée et dont la principale interrogation porte sur la nature de son être et sur le sens de son existence.

Et voici que, depuis Hegel, et comme pour sortir de son isolement, cette conscience, avec une intensité croissante, retrouve la réalité de l'*autre*, comme une condition de la connaissance et de la « reconnaissance » du moi. En théorie du moins, elle redécouvre la relation privilégiée du dialogue et la nécessité d'une communion. Avec des raideurs hiérarchiques ou féodales, l'humanisme d'un Saint-Exupéry se fonde sur la rencontre de l'homme, et c'est bien une communauté de libertés qu'une fois dénouées les contradictions présentes, le communisme même prétend instituer sur terre [26]. Dans la situation actuelle du monde, il n'est personne qui ne se préoccupe de rétablir ou d'organiser une liaison pacifique entre les hommes. Cette recherche d'une

25. « Le monde est rempli de vérités chrétiennes, devenues folles ».

26. Déjà Feuerbach avait essayé de construire une sorte de métaphysique athée de l'amour. Pour Marx, le communisme, à son achèvement, réussit à transformer le besoin purement biologique en un « besoin de l'homme », en une passion de l'homme : devenu pleinement social, l'homme existe pour l'autre homme, au sein de la nature qui est leur lien commun. Cfr J. Y. Calvez, *La pensée de Karl Marx*, Ed. du Seuil, 1956, pp. 513-521.

communion fraternelle est de nature à faire éclater l'athéisme, en l'acculant à l'aveu qu'elle ne peut se réaliser sans Dieu : prise au sérieux, elle n'est autre, en effet, que l'exigence d'un corps mystique.

Au reste, une foule de *déceptions*, bien logiques, viennent se mettre en travers de tous les projets de l'humaniste athée. Et précisément, en tout premier lieu, l'acuité des *conflits interhumains*. Conflits toujours renaissants, accentués par l'enjeu des convoitises et l'ampleur des menaces mutuelles. Comme l'a souvent montré le Père Fessard, un juridisme abstrait et laïque de contrats, de conventions ou de traités, ne peut suppléer à l'absence du seul *Lien* concret que noue entre les hommes la reconnaissance de Dieu [27]. Depuis plusieurs générations, et dans une mesure inconnue au passé, l'homme fait l'expérience tragique que l'égoïsme des autonomies contraires engendre, sur tous les plans et dans tous les cercles de la cité, la lutte à mort. Quand l'homme ne peut plus supporter l'homme et, à la lettre, le voir (*in-vidia*), la terre devient un enfer [28]. Il apparaît de plus en plus évident qu'une rencontre authentique ne peut trouver place qu'en Dieu et en présence de Dieu, c'est-à-dire là où des personnes participent, par leur commune ouverture à Dieu, à son originalité unique et à sa liberté [29].

Des conséquences s'ensuivent dans l'ordre économique, et le « ravitaillement » de l'homme, problème crucial d'une humanité surpeuplée, est largement compromis par un défaut d'organisation collective, lui-même engendré par l'égoïsme des privilégiés. Il est aujourd'hui démontré que la *faim* dans le monde est un fléau créé par l'homme [30]. Sans Dieu, ni pain, ni paix, ni liberté. Ou, au moins, menaces permanentes sur ces biens et ces valeurs.

Déception aussi, sur un plan mineur mais non négligeable, de la *technique rationnelle*, qui doit convenir que les remaniements, même légitimes, auxquels elle s'essaie chaque jour, ne réussissent jamais à retrouver la grâce des équilibres naturels. Quand elle dépasse un certain seuil, la rationalité de l'organisation, la construction artificielle d'un nouveau visage de l'homme et de la cité, ne peuvent coïncider pleinement avec les sagesses spontanées de la vie [31]. Et l'homme se heurte avec étonnement aux démentis de la nature, à la renaissance

---

27. Cfr G. Fessard, *Libre méditation sur un Message de Pie XII*, Plon, 1957.

28. Allusion au mot, bien connu, de J. P. Sartre, dans *Huis-Clos* : « L'enfer, c'est les autres ».

29. Cfr H. Urs von Balthasar, *op. cit.*, pp. 81-83 et 283.

30. Josué de Castro, *Géopolitique de la faim*, Ed. Ouvrières, 2e éd., 1957. Et L. J. Lebret, O.P., *Suicide ou survie de l'Occident*, *ib.*, 1958.

31. « Les hasards de la mécanique, dit Claudel, se substituent aux douces injonctions de la vie » (*op. cit.*, p. 90). Il arrive même que le désordre de la civilisation technique donne à la terre, en bien des endroits, l'aspect « d'une paroi maculée et griffonnée de partout par des mains sottes et impies » (H. Urs v. B., *op. cit.*, p. 96). Cfr L. Mumford, *Technique et civilisation*, Ed. du Seuil, 1952.

mystérieuse des problèmes et des contradictions. Quant à la science, ne butte-t-elle pas, elle aussi, sur la résistance d'une réalité, dont la complexité la défie? Les épures mathématiques sont toujours trop rigides, et les grilles des théories mathématiques laissent échapper les finesses du réel : avertissement discret aux naïvetés prétentieuses du rationalisme. Est-il anormal dès lors d'entendre parfois, des cœurs les plus lucides, jaillir des cris de tristesse et même de pessimisme? « Je hais mon époque, dit Saint-Exupéry, car l'homme y meurt de soif. » Et Camus évoque cette « file qui piétine devant la porte ouverte de l'enfer ».

Il semble donc indéniable que la conscience athée du XXe siècle commence à subir lourdement le poids même de sa Négation. D'après la tradition biblique, Dieu ne dispose guère d'autres moyens de ramener l'homme à son amitié que de lui faire prendre conscience de la déchéance et de la servitude qu'engendre le péché. Dans son admirable commentaire d'Isaïe, Claudel n'a pas tort d'évoquer « le processus d'autophagie, d'autodestruction, par lequel le mal, individuel, politique ou social, vient à bout de lui-même » [32].

Il n'est pas impossible qu'une *Séduction* divine s'exerce sur le Prodigue, au sein même de son expérience de misère. Etranger à l'univers, étranger à l'homme son frère, qui sait si l'homme moderne n'est pas, finalement, plus proche de Dieu? Nul obstacle, désormais, entre les deux libertés, l'une souveraine, l'autre finie. Et le grand vide, dont s'angoisse la conscience humaine peut être, paradoxalement, considéré comme une invisible Présence de ce Dieu, dont les théologiens et les mystiques ont souvent dit qu'il se définissait par une négation, qu'il était au-dessus de toute existence et de toute nature. Dans cette perspective, la conscience athée serait en voie de faire aussi, à son insu, une sorte d'expérience mystique : mystique inversée, réelle pourtant. Car il n'est pas facile d'échapper au Dieu vivant [33].

LA TÂCHE ET LE COMBAT DU CHRÉTIEN.

Il n'est pas sûr que le chrétien soit parfaitement préparé à affronter la situation historique créée par l'athéisme et le problème apostolique qu'il lui pose. Il semble qu'il n'ait pas encore pleinement réalisé la nouveauté des temps et tiré les conséquences de la crise contemporaine.

32. *Op. cit.*, p. 89.

33. Dans une perspective analogue, l'homme moderne présente quelques caractères du *pauvre* biblique; caractères inversés aussi, et pourtant de nature à appeler le Regard de Dieu sur un dénuement spirituel absolu. On se souvient que Marx, démarquant la dialectique de la Rédemption, voit dans le prolétariat, au comble de la déréliction, l'image de l'Homme universel. La déréliction spirituelle de l'homme actuel ne l'apparente-t-elle pas à cette Idée?

Un effort d'intelligence lui incombe donc d'abord, qui est d'*éveil à l'histoire* et de lucidité : derrière leur apparence, économique ou politique, il lui faut reconnaître la signification profonde des événements contemporains, le sens de la dérive de l'histoire. Ainsi les grandes révolutions techniques, l'éclosion aujourd'hui de l'ère atomique, le pouvoir d'autodestruction totale qu'elle confère à l'homme, sont des faits « religieux » et, en quelque sorte, eschatologiques. A cette connaissance de son temps, le chrétien est aidé par la méditation de la Bible et par celle des grands enseignements pontificaux.

L'effort d'intelligence est aussi de *discernement des valeurs,* suivant la consigne de saint Paul : « *Omnia probate, quod bonum est tenete.* Eprouvez tout et retenez ce qui est bon » [34]. Il n'est pas de courant d'idées, de réalisations pratiques, qui ne présentent, en extrême confusion, valeurs et contre-valeurs et où l'erreur ne coexiste avec la vérité. En référence à l'Eglise, mais aussi par une recherche personnelle, il doit opérer le tri du grain. Et, pour cela, appliquer son jugement sur les idées en présence, prendre le recul voulu, se défaire et se défier des préjugés de l'habitude ou de la passion, mettre en question les théories en cours, apprécier les valeurs en jeu. D'un tel discernement, l'Eglise lui a souvent donné l'exemple, notamment sur la technique moderne [35].

Il revient enfin à la pensée chrétienne de faire progresser la *philosophie* et la *théologie* vers une vérité plus ouverte et plus adaptée dans son expression actuelle. C'est ainsi que fut surmontée, au XIIIe siècle, la crise ouverte par le rationalisme aristotélicien ou, plus récemment, par le procès de Galilée ou le concordisme biblique [36]. Il reste à faire le même effort de lucidité sur certains points ambigus : le transformisme, le laïcisme, la tolérance, mais aussi le miracle ou la création. Comme le montre Jean Lacroix, l'athéisme, qui fut parfois stimulé par une conception ou une présentation trop humaines de Dieu, invite la foi à purifier son idée de Dieu par un dépassement dialectique [37].

Ceci fait, il n'y a pas d'autre solution, pour le chrétien actuel, que de vivre en plénitude la *totalité du Mystère révélé,* dans le rayonnement multiple des dogmes qui l'expriment. C'est ce que Claudel, commentant les carnets de captivité de Jacques Rivière, avait bien vu,

---

34. *I Thess.,* V, 21.
35. Pie XII, *Message de Noël* 1953.
36. Cfr J. Levie, S. J., *Parole humaine et message de Dieu,* Desclée De Brouwer, 1958. L'auteur consacre un long chapitre à commenter l'encyclique *Divino afflante Spiritu* (1943), qui opéra la libération attendue.
37. *Op. cit.,* pp. 55-58. « Dieu apparaissait naguère volontiers comme l'indispensable auxiliaire de la réussite terrestre, plus que comme le Dieu de l'Alliance de vie éternelle, — le Dieu qui supplémentait un homme demeuré enfant, plus que le Dieu appelant l'homme à une surhumaine destinée » (A. Liégé, *art. cit.,* p. 900).

en souhaitant à la pensée chrétienne de prendre conscience de son caractère universel et de présenter, dans leur cohésion, toutes les vérités de la foi. « En somme, disait-il, la religion catholique doit se prouver par une démonstration catholique, c'est-à-dire totale, et par cette totalité même. Elle est vraie parce qu'elle est catholique, c'est-à-dire complète, parce qu'elle est la clef et le couronnement de tout. Elle ne triomphe qu'en opposant, à chaque moment, à toute critique partielle sa masse indivisible » [38]. Il est permis de croire que cette invitation « tactique » vaut spécialement pour faire face au problème religieux de notre époque : négation totale, l'athéisme ne peut être combattu que par un appel à tout le révélé et par son acceptation vivante.

On ne dira jamais trop qu'il s'agit, avant tout, d'un *combat spirituel,* en quelque sorte angélique, analogue à celui que décrit l'*Apocalypse* [39] : deux potentiels spirituels se heurtent, et c'est à celui qui sera le plus chargé que doit revenir la victoire. Et les moyens matériels où s'incarne le combat du chrétien n'ont de valeur qu'empruntée à sa foi [40], donc à sa vie intérieure, qui est prière, action et amour.

Le premier mystère à opposer à l'athéisme est, évidemment, celui de la *Transcendance.* A l'encontre de ceux qui la nient et de la civilisation qui la rejette, il faut affirmer l'Existence de Dieu, telle qu'elle est en vérité. Et cela, non seulement par un appel à la raison et à partir des signes de la nature, qui sont un premier langage, mais par un appel à la foi, au témoignage de la Parole de Dieu même, dont le nom est « Je suis » [41]. Or, dans toute la Bible, et en antithèse aux panthéismes naturistes de toujours, Dieu s'est révélé comme *Saint,* comme « séparé » : il est essentiellement à distance de l'homme, inaccessible. Des termes, aujourd'hui familiers, expriment la substance de cette révélation : le Dieu vivant est l'*Autre* absolu, le Transcendant : une négation ontologique, sinon une contradiction, le distingue du fini, donc de l'homme, qui est pourtant son « image ». Ce n'est qu'analogiquement que Dieu peut être appelé « Toi ». Il est aussi l'Incompréhensible, le Mystère : tout en étant capable d'accéder, par démonstration, à son Existence, la pensée humaine n'est pas à

38. Préface du livre de Jacques Rivière, *A la trace de Dieu,* Gallimard, 1925, p. 13.

39. *Apoc.,* XII, 7-9.

40. Voir la description de l'armure du chrétien par saint Paul (*Eph.,* VI, 10-17). De même *I Thess.,* V, 8 : « Revêtus de la foi et de la charité comme d'une cuirasse et de l'espérance du salut comme d'un casque ». — Dans l'*Etoile contre la croix,* Casterman, 11e éd., 1958, le P. Dufay, M.E.P., après avoir lucidement analysé la tactique de la persécution communiste en Chine montre bien que la seule puissance à lui opposer est la foi vécue. Au terme de son beau livre, *Ville marxiste, terre de mission,* Ed. du Cerf, 1958, Madeleine Delbrel, présente depuis 25 ans en milieu marxiste, aboutit à la même conclusion, sur l'affirmation d'une foi totale.

41. *Exode,* III, 14; VI, 3.

la mesure du Secret de son Etre. L'attitude fondamentale que commande cette révélation est donc l'*adoration,* qui est reconnaissance de la Sainteté divine. Elle prend aussi la forme d'une reconnaissance de la Gratuité absolue des dons de Dieu, qui émanent d'une Liberté souveraine : Dieu est, et rien n'est qui ne procède de Lui. C'est par le développement et l'approfondissement de la foi à ce mystère que l'athéisme moderne est d'abord surmonté ; mais, à l'exemple des mystiques, cet effort ne s'opère que dans le silence de la prière, dans le recueillement de la contemplation. « Une seule chose est nécessaire » aujourd'hui : participer au *Oui* éternel du Verbe, au *fiat* du Christ et de la Vierge, en lesquels se résume toute vie spirituelle [42].

Le second mystère à revivre par les chrétiens est celui de la *création.* Il se relie au premier par la transcendance de l'Acte créateur, qui est à la fois source de dépendance ontologique et décision d'un « commencement ». Il s'en distingue par la manifestation de Dieu dans le créé, signe et image du Créateur. L'Esprit de Dieu organise et ordonne le monde, avec intelligence et sagesse : il se reflète dans l'harmonie et la « bonté » des choses. « Dieu vit que cela était très bon » [43]. Outre une habituelle admiration des « merveilles » créées, suivant l'attitude des psaumes, et à l'encontre du pessimisme janséniste ou du dualisme manichéen, cette révélation invite le chrétien actuel à reconnaître les *valeurs positives* de la création divine et de l'œuvre humaine, et à collaborer, de tout son cœur, à leur éclosion, à leur renouvellement et à leur progrès. C'est ici que prendrait place la forme de spiritualité, si bien décrite et vécue par le Père Teilhard de Chardin, en conformité à tout un courant de la tradition : le travail humain, l'œuvre humaine, doivent être sanctifiés et consacrés, dans la large mesure où ils sont valables, par la présence active du croyant, mais aussi par son offrande eucharistique et sa prière [44]. En paroles inoubliables, Pie XII a tracé la voie à suivre dans l'utilisation de la technique : si dangereuse qu'elle soit pour la vie spirituelle, elle mérite d'être encouragée et acceptée, non seulement parce qu'elle est au service de l'homme, mais parce qu'elle permet de mieux glorifier Dieu et d'y reconnaître son action [45]. Commencée par Dieu et pour-

42. Un oui et un *fiat,* qui sont non seulement un consentement, mais un mouvement, une affirmation dynamique, une volonté de Dieu.

43. *Gen.,* I, 31.

44. Cfr, notamment, *le Milieu divin,* pp. 53-59. — « Que la foi n'apparaisse plus comme une évasion de la vie et de l'histoire humaine, comme si Dieu faisait sortir celui qu'il appelle à sa communion. Tel n'est pas le Dieu de la foi biblique, qui change la signification de chaque élément de la vie du croyant et le charge d'une espérance éternelle sans l'exiler de cette vie » (A. Liégé, *art. cit.,* p. 900).

45. « Il arrive très souvent que le croyant, en admirant les conquêtes de la technique, en s'en servant pour pénétrer plus profondément dans la connaissance de la création et des forces de la nature, et pour mieux les dominer, grâce aux machines et aux appareils, afin qu'elles contribuent au service de l'homme et à l'enrichissement de la vie terrestre, se sente comme entraîné à adorer l'Auteur de tous

suivie par l'homme, la création fait partie intégrante du plan de salut et y contribue dans son ordre : substructure du royaume de Dieu en marche, lieu des options spirituelles, elle conditionne ordinairement l'avènement de la grâce dans les âmes et peut devenir aussi une meilleure et plus authentique image de Dieu même. Ainsi, non seulement les choses matérielles, mais la nature sociale et la civilisation peuvent concourir, de manière subordonnée, au Dessein de Dieu. Il n'est pas impossible de discerner dans l'histoire humaine une orientation globale vers la Cité de Dieu.

L'*Incarnation* offre un aspect qui accentue les données du mystère créateur, car, en assumant l'humanité, le Verbe de Dieu est venu participer, en Personne, à cette création, dont il est l'Auteur éternel, et sanctifier toutes choses par sa présence. « Premier-né de toutes les créatures », il est à la fois l'Origine, l'Unité et la Fin de l'univers, dont « tous les éléments subsistent en lui » [46] et il valorise infiniment l'œuvre à laquelle l'homme était déjà associé. L'enfantement libérateur, dont parle saint Paul dans un passage célèbre [47], s'opère dans l'obscur désir du Christ, Terme de l'histoire. Aujourd'hui, où l'activité sur le monde prend une telle importance, le chrétien est invité, plus que jamais, à vivre avec foi et en présence de Dieu, cette histoire où il se trouve placé et les valeurs qui s'y développent. Or, celles-ci sont impliquées jusque dans l'athéisme et vécues, hors de l'Eglise, par des incroyants. Le chrétien doit les y découvrir, en se rappelant que le Christ « illumine tout homme » ; il doit aussi aimer la vérité, participée par son frère infidèle, et collaborer, dans une certaine mesure, avec lui pour qu'elle progresse et s'incarne. Pour prendre un exemple capital, il lui faut, au-delà de tout utilitarisme, reconnaître l'importance de la science et, suivant sa vocation, y collaborer avec tous ses frères [48].

Mais il importe souverainement que ce baptême des valeurs humaines et des réalités profanes se fonde sur le mystère de la *Rédemption,* afin de les exorciser et de les purifier. Le chrétien doit donc

---

ces biens qu'il admire et utilise, car il sait que le Fils éternel de Dieu est « le premier-né de toutes les créatures », puisqu'en Lui ont été faites toutes choses au ciel et sur la terre, le visible et l'invisible. Bien loin donc de se sentir poussé à renier les merveilles de la technique et son utilisation légitime, le croyant s'en trouve peut-être plus prêt à plier les genoux devant l'Enfant céleste de la Crèche, plus conscient de sa dette de gratitude envers qui donna l'intelligence et les choses, plus disposé à faire entrer les œuvres mêmes de la technique dans le chœur des anges qui chantent l'hymne de Bethléem : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux » (Pie XII, *Message de Noël* 1953).

46. *Col.,* I, 17.

47. *Rom.,* VIII, 18-23.

48. Il est à souhaiter que, tout en marquant les limites de valeurs ambiguës et en signalant les dangers de la civilisation technique, nombre de chrétiens, et même de théologiens, comprennent mieux, et sans arrière-pensée d'utilitarisme apologétique ou apostolique, la dignité de la recherche scientifique, et admettent aussi la valeur des découvertes techniques.

concevoir un sens extrême du *péché* de l'homme et du monde : non seulement en le référant à la catégorie de désordre rationnel ou en lui reprochant de ralentir l'effort humain, mais en y apercevant, suivant les thèmes bibliques, une rupture de l'alliance et de l'amitié avec Dieu, une aliénation monstrueuse de la créature. Se refusant, comme le demande le Pape, à l'espoir illusoire d'une thérapeutique purement humaine du péché [49], et renonçant à la tentation de l'édulcorer ou d'en atténuer la responsabilité, il lui faut engager contre lui un dur combat de l'esprit. Or, ce combat, qui vise directement l'athéisme moderne, ne peut qu'emprunter les armes mêmes de Jésus : revivre l'agonie, la passion et la mort du Christ. C'est, en effet, en consentant à une aliénation totale, à la malédiction de son Père et à la descente « aux enfers », c'est en éprouvant l'angoisse de l'abandon, que le Christ a vaincu et surmonté l'aliénation de l'homme par rapport à Dieu [50]. Il semble que le chrétien actuel reste encore en deçà de ce mystère dramatique de l'anéantissement de Dieu, si traditionnel pourtant dans la spiritualité, et qu'il subit la contamination d'une vue trop terrestre de l'histoire. Il arrive qu'il compte davantage, pour le salut du monde, sur son activité personnelle, voire même sur le progrès des valeurs profanes, que sur les moyens rédempteurs. Certains signes manifestent que la passion du Christ n'est plus suffisamment prise au sérieux ou que les conseils évangéliques n'éveillent plus toujours autant d'écho : désaffection de la conscience chrétienne pour le renoncement et la pénitence, crise des vocations sacerdotales et religieuses. Et le succès légitime d'une théologie de l'histoire et des valeurs qu'elle véhicule n'a pas été assez équilibré par un approfondissement du mystère rédempteur. A côté de celle de Claudel, et malgré certaines outrances, l'œuvre de Bernanos [51], dont tout le sujet n'est autre que la participation du chrétien à la passion du Christ, peut servir d'invitation et d'introduction à une meilleure intelligence de ce mystère.

Et il faut évoquer ici le combat de la persécution et du martyre, en tant qu'il contribue éminemment, en union à la passion du Christ, à la victoire sur le péché de l'athéisme : la perspective de la prison, de la torture et de la mort doit être aujourd'hui présente à tout chrétien, comme une possibilité proche, comme une attente normale. Car, en beaucoup de régions, l'Eglise revit, et elle revivra peut-être dans son ensemble, une période analogue à celle qui lui mérita la consolation de l'*Apocalypse*. Et il suffit parfois d'un engagement un peu poussé pour éprouver, dans sa chair ou sa situation, les conséquences attendues du « témoignage ». Tous ces thèmes peuvent, naturellement,

49. *Message de Noël* 1956.
50. H. Urs von Balthasar, *op. cit.*, pp. 263-264.
51. Cfr H. Urs von Balthasar, *Le chrétien Bernanos*, Ed. du Seuil, 1956. Mais Bernanos est dans la lignée de *Léon Bloy*, dont le message est plus d'actualité que jamais.

se référer à de multiples textes de l'Ecriture, plus soucieuse, il faut bien le dire, d'orienter le chrétien vers l'imitation de la mort du Christ et vers des espérances « ultramondaines » que de l'encourager au progrès de l'histoire profane : si saint Paul, notamment, présente le Christ comme le Roi de la création, donc de l'histoire, il le montre surtout comme le Rédempteur du païen et du juif et il prêche un Crucifié, qui est paradoxe et scandale [52]. Quant à l'Eucharistie, elle évoque, chaque jour, le mystère de la mort de Jésus et invite l'assemblée chrétienne à entrer par elle en communion de Dieu.

Mais c'est dans l'*Eglise* que sont vécus les mystères précédents, car, jusqu'à la fin du monde, elle est le lieu où se manifeste et se répand l'Esprit de Dieu sur le monde. Et c'est dans le cadre et la structure de l'Eglise catholique que s'opère le Salut, que se réalise le Dessein de Dieu. C'est donc en elle aussi que se joue le combat spirituel qui affronte Dieu et Satan, le oui et le non, l'amen et la négation. C'est avec les armes qui lui sont fournies par l'Eglise que le chrétien est engagé victorieusement dans la lutte contre l'athéisme moderne. La mention de ces armes est classique, car elles ne sont autres que la participation aux trois grandes fonctions de l'Eglise, qui sont elles-mêmes l'image et le prolongement de celles du Christ : le sacerdoce, le magistère, l'autorité.

1. — L'Eglise utilise d'abord son culte même de Dieu par l'exercice du *sacerdoce* eucharistique, qu'on peut considérer comme une immense Affirmation, personnelle et communautaire, de l'Existence de Dieu, comme un Amen, qui s'unit à l'Amen, au Oui éternel du Verbe à son Père [53]. C'est donc, en premier lieu, dans la mesure où l'Eglise entière vit et revit le mystère du Sacrifice qu'elle ruine la négation athée. A ce mystère central sont rattachés tous les autres sacrements, comme l'a si bien démontré jadis le Père de la Taille [54]. Lui est aussi rattaché tout exercice de la vie contemplative : office liturgique et prière privée. Tous les chrétiens comprennent-ils que l'ensemble de ce culte constitue, non seulement la source de leur force psychologique, mais, sur un plan plus profond, la lutte et la victoire contre l'Ennemi, la délivrance et la Pâque de l'homme, le dépassement de la phase actuelle de l'histoire vers le Royaume?

2. — Il en est de même pour la seconde fonction de l'Eglise, qui est, comme son Maître, de dire la *Vérité*, de proférer la Lumière. L'Eglise l'exerce par l'ensemble de son enseignement : officiel et hiérarchique d'abord, mais aussi par toute la « catéchèse », sacerdotale et privée, qui en procède et en est l'écho. Et les définitions dogmatiques

52. *Rom.*, I-V. — *I Cor.*, I, 23.

53. Cfr *II Cor.*, I, 18-20. A lui seul, ce texte ne signifie que la fidélité de Dieu, par le Christ, à ses promesses. Mais la théologie peut en induire que celui-ci est, devant son Père, le «Répondant» parfait.

54. Dans *Mysterium fidei*, Beauchesne, 1920.

occasionnelles ne font que préciser, sur des points particuliers, et parfois polémiquement contre l'erreur, le Dépôt à elle confié par le Christ. Connaître la vérité du christianisme, en la recevant de l'Eglise, la pénétrer par la réflexion, la justifier rationnellement par la philosophie et l'apologétique, l'unifier logiquement par la théologie, la proposer par toute forme d'enseignement et de témoignage, tout cela est encore affronter la Négation, sur le plan de l'esprit, en lui opposant l'affirmation de Dieu.

3. — Il faut enfin considérer l'*Autorité* de l'Eglise, dérivée de la Royauté suprême du Christ, comme un élément capital du grand combat. Le gouvernement et la direction de la communauté des croyants, par la « voix » et par la « loi », visent non seulement sa protection ou son unification communautaire, mais sa mission apostolique. Par cet « envoi » permanent, l'Eglise s'efforce de réaliser effectivement son autorité « catholique », c'est-à-dire universelle, sur l'ensemble des hommes, en les agrégeant au « petit troupeau » fidèle, et, par le fait même, de réaliser dans l'histoire la Royauté du Christ sur toute créature. Toutes les formes d'apostolat contribuent au succès de cette Action, « catholique » au sens le plus fort du terme car elle s'adresse à toute la « nature » de l'homme dans la dualité de ses aspects, corporel et spirituel.

Et il ne faut pas considérer seulement le christianisation des *structures* de la cité [55] comme des conditionnements externes de la grâce, mais comme un élément nécessaire, dans son ordre, du Royaume. Inutile ici d'exposer la théorie, bien connue, de l'apostolat moderne, les formes et les limites de la liberté du laïque : il suffit de rappeler que la mission dont il est investi lui fait un devoir, proche ou lointain, direct ou indirect, de transformer tout l'ordre temporel, de christianiser toutes les valeurs humaines, pour les ouvrir à Dieu et les faire accéder au Royaume. Si humiliée qu'elle soit aujourd'hui, il est plus que jamais nécessaire à l'Eglise de « sortir » vers l'homme, avec toutes les ressources d'une charité désintéressée, dans l'espoir d'éveiller en lui un germe d'espérance. Qui sait si, devenu incapable à la fois de s'estimer lui-même et d'aimer vraiment ses semblables dans leur « défiguration » actuelle du visage humain, l'homme n'attend pas la possibilité d'une communion?

Le Credo se termine par l'évocation de la *vie éternelle,* c'est-à-dire de Dieu, en tant que Fin de l'homme et de l'Eglise, Don suprême et ultime à l'humanité sauvée. Promesse éminemment gratuite d'une ouverture de la Vie trinitaire, d'une participation à la Joie intime du Dieu unique et trine, et qui, pour les *viatores,* les voyageurs, du temps, constitue l'objet d'une espérance. Or, ce mystère sublime doit être intégré, au plus haut point, dans l'effort des chrétiens pour surmon-

55. Economiques, sociales, culturelles, éducatives, politiques...

ter la crise présente, comme, dans des circonstances analogues, il l'était pour ceux des premières générations : *Veni, Domine Iesu. Etiam, venio cito* [56]. Une foi totale et vivante, non seulement à l'immortalité du moi, mais à la « résurrection de la chair » et à la certitude d'une accession au mystère de Dieu, s'oppose, en effet, victorieusement aux formes d'athéisme qui ne conçoivent l'avenir de l'homme que dans le cadre des horizons temporels : contre les panthéismes qui divinisent l'homme et la terre, elle affirme la transcendance de la vocation humaine et de celle de l'univers.

Il importe ici que, malgré son désir légitime de conférer tout leur prix à l'effort profane et aux valeurs de l'histoire, la pensée chrétienne se garde de méconnaître le caractère incomparable et gratuit de la Vision divine, du Face à face avec Dieu, qui, tout en tenant compte des progrès de l'homme et en les « récapitulant », les dépassera infiniment. L'aspiration vers un salut universel ne doit pas, non plus, faire oublier le *Jugement* de Dieu, où une Justice miséricordieuse, mais respectueuse des libertés humaines, discernera la valeur des options.

La conscience du caractère *prophétique* de son existence et de son action commence à devenir familière au chrétien d'aujourd'hui : il n'ignore pas que l'exercice des grandes vertus évangéliques est un commencement, une anticipation et une annonce du Royaume. Il lui est pourtant difficile encore — il le lui sera peut-être toujours — d'assurer la coexistence « paradoxale » des valeurs terrestres et de son espérance céleste, d'« user de ce monde comme n'en usant pas » [57]. On peut souhaiter que les humanismes chrétiens méditent davantage la transcendance du Dieu vivant et soient parfois plus fidèles aux renoncements évangéliques ; et qu'une autre fraction de la chrétienté soit plus attentive à la marche de l'histoire, plus ouverte aux valeurs humaines, plus engagée dans l'action, plus optimiste aussi et plus confiante.

S'il est vrai, comme l'exprimait jadis le Père Congar dans *Chrétiens désunis*, que l'hérésie indique que les chrétiens ont méconnu un aspect du mystère et qu'elle fut toujours combattue par une reprise de conscience de l'élément oublié, l'athéisme, qui est négation totale, ne peut être surmonté que par une assomption *totale* de ce Mystère. Le problème, pour le chrétien, n'est plus d'opposer à l'erreur l'un ou l'autre de ses dogmes, mais de les vivre tous en plénitude, et ce serait, pour l'Eglise, une catastrophe que de se durcir dans tel ou tel élément de la Révélation. Le sens aigu de la Transcendance divine et des promesses surnaturelles ne doit pas faire oublier la responsabilité du chrétien à l'égard de l'homme et de l'histoire, son devoir de conférer

56. *Apoc.*, XXII, 20.
57. *I Cor.*, VII, 31.

un sens à toutes choses. Encore faut-il obtenir de l'homme qu'il se comporte, en toute humilité, comme un intendant fidèle et qu'au lieu d'abuser de sa royauté sur le monde il l'administre avec sagesse. Alors l'athéisme, dont le péché est moins peut-être de renier que de transposer la Valeur suprême en valeurs profanes, sera dépassé *de l'intérieur*, « converti » à la pleine Lumière et débouchera sur un nouvel âge de la conscience.

*
* *

En terminant, comment ne pas évoquer certaines images de l'*Apocalypse*? Le cri, d'abord, qui résume toute la Bible, de l'archange : « Qui est comme Dieu? » Il n'est autre que le cri même du Christ et de l'Eglise, dans leur prière et leur action : à la face infernale de la négation, il acclame et proclame, dans une adoration amoureuse, la transcendance de Dieu, telle qu'elle se révèle dans les innombrables signes de sa Révélation. — Le cri, sous l'autel, des « témoins », impatients de leur écrasement : non plus la plainte de Job devant l'épreuve commune, mais celle du martyr, poursuivi pour le Christ. Car l'athéisme n'est plus un exercice académique et scolaire : il ne peut se désintéresser de la croissance de l'Eglise et ne pas vouloir, par tout moyen, la destruction du christianisme. Or, le martyre n'est pas seulement épreuve purifiante pour l'Eglise : il condamne à mort l'athéisme, en provoquant, après le temps d'attente, l'intervention fulgurante de Dieu dans l'histoire. — L'apparition de la Femme, que toute la tradition identifie à la fois à l'Eglise et à la Vierge Marie, et dont l'enfantement est associé à la gloire : l'œuvre de salut se poursuivant, au cours des siècles dans la douleur et l'espérance, jusqu'à son accomplissement final. — Enfin, l'avènement définitif du Royaume, la descente de la cité sainte, de la Jérusalem nouvelle, demeure de Dieu parmi les hommes. Avènement futur sans doute, dont on peut dire qu'il commence et s'inaugure aujourd'hui [58].

Dans le mystère du temps, dans la nuit des préparations divines, il est donc permis à la réflexion chrétienne de discerner les lignes de l'histoire et d'espérer, de la Toute-puissance d'une Miséricorde, un dépassement victorieux de la crise actuelle, une négation de la Négation. A ce dépassement, toute l'Eglise travaille aujourd'hui, non seulement en se retirant au désert, comme la Femme de la vision, mais en offrant à Dieu sa souffrance et son labeur, sa foi et son amour, son espérance tendue vers le retour du Maître.

Paris (VIIe) Emile RIDEAU, S. J.
18 Rue de Varenne.

58. *Apoc.*, XII, 7; VI, 9-10; XIII; XXI, 1-3.